

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 19

Artikel: Lè coincoirès à Dordon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une douzaine de morilles. Quand ce petit manège s'est répété quelques fois, vous commencez à concevoir qu'il existe un rapport entre la five et la morille, et, dans le secret de votre esprit, vous bâtiez votre petit château en Espagne. A la première five en vue, vous prenez les devants et... revenez bredouille ! D'ailleurs le maître, son truc éventé, change de tactique : on passe en famille sous les fives.

« En voilà une ! » dit Jules.

Agité comme une mouche prise sous une cloche, vous tournez éperdument sur vous-même, sans rien voir.

— Où donc ?

— Là, entre vos pieds ; ne bougez pas, vous allez l'écraser.

Enfin, vous comprenez que le calme vous manque et que le calme est la condition *sine qua non* pour découvrir la morille. Aussi, la journée finie, vous aurez quand même dans le fond de votre mouchoir une demi-douzaine de morilles parfumées et plutôt grosses, car vous n'aurez su voir que celles qui le sont !

Pour qui tient à la réputation de bon morilleur, il est aisément de s'en donner l'apparence. Voici la recette ; surtout, servez chaud !

Vous remplissez votre mouchoir de petites pives et de mousse ; par dessus vous arrangez les quelques morilles trouvées, de façon qu'elles se laissent entrevoir discrètement.

— Tout ça de morilles ! dit un passant.

— Et puis qu'on n'en a pas encore assez.

— Eh bien, vous êtes des fins !

Et pendant qu'un sourire de triomphe et de condescendance s'esquisse sur vos lèvres, vous passez le festement et pour cause.

Les morilleurs sont volontiers un peu blasphemateurs. Quand ils comptent leurs prouesses, ils rendraient des points à ceux de Marseille ou de Tarascon.

— Te souviens-tu de la morille à Gérald, celle qu'il avait trouvée dans le trou d'une pierre, au fond de son jardin ? On pouvait bien la voir, mais pas la toucher.

— Et la mienne, celle qui avait poussé sur le bord de mon képi, où je mets mes morilles sèches ? Je l'avais laissée pour l'inspection et le major m'a fiché six heures de clou : il a cru que j'avais mis deux ponpons à ma seille à choucroute.

— Moi, j'ai vu mieux que ça, dit le maître. Il y a deux ans, j'avais ramené un gros mouchoir de morilles depuis la Begasse et, nature, comme le mouchoir était propre, je m'en suis servi plus tard. Voilà-t-il pas que le printemps suivant, je me sentis pris par le nez ; plus moyen de souffler ! Je consulte le docteur, celui du Château, et qu'est-ce qu'il découvre ? Une grosse morille qui m'avait germé dans la trompe à moustache !

— La trompe d'Eustache, je suppose.

— Fais pas le malin ; de mouslache, quand je te dis ! Et qu'elle forçait vingt-trois centimètres...

— Et qu'en as-tu fait ?

— Pardi, je l'ai envoyée à ceux de B., pour en semer la graine aux Naz ! X.

Une séance chez le dentiste.

Elle me faisait très mal et lui m'attendait. Je vais jusqu'à la porte, puis, au moment de presser le bouton de la sonnette, je m'aperçois que je n'ai plus mal du tout. Alors, me souvenant d'avoir encore plusieurs courses à faire en ville, je m'en vais. Mais à mesure que je m'éloigne de la maison du dentiste, la douleur augmente et, bon gré, mal gré, il faut y revenir. Cette fois, inutile de sonner ; la porte s'ouvre comme par enchantement : « Si madame veut attendre ici, monsieur sera libre dans cinq minutes. » Oui, cinq minutes de dentiste ; cinq quarts d'heure pendant les

quels on est partagé entre la souffrance et l'appréhension de voir arriver le guérisseur.

« Monsieur, elle me fait horriblement souffrir. Ce doit être celle-ci, en haut à gauche, à moins que ce ne soit celle-là, en bas, un peu plus à droite. » — « Hm, hm, montrez-moi ça. » Et scindant son discours de petits coups, qui vous vont jusqu'aux moelles, de son instrument d'acier sur mes dents : « Celle-ci (un coup) aurait besoin d'être aurifiée ; celle-là (un coup) n'en vaut plus la peine : nous allons l'extraire tout à l'heure. Ces deux-là, au coin (deux coups) ne vont pas tarder à se carier. Si nous les arrachions toutes, qu'en dites-vous ? Avec un médecin et du chloroforme cela ira tout seul. Les premiers jours vous souffrirez bien un peu ; du reste, ce n'est pas mon affaire. Mais après, oh après, nous vous mettrons un beau atelier complet, conditionné d'après les plus récents progrès de l'art et vous serez débarrassée de moi et de mes frères à tout jamais. » — « Ma dentition est donc en bien mauvais état ? » — « Non, non, trois ou quatre qui ne vont pas, les autres sont saines. Seulement comme on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mieux vaut prendre ses précautions. » Eh bien, merci ; vous êtes gentil, vous, avec vos précautions. Ne pourraient-on pas aussi, toujours par précaution, vous couper un bras, de peur que la gangrène ne s'y mette plus tard ? » — « Alors, allons au plus pressé. » Et la pince d'acier se ferme sur ma dent. — « Aïe, aïe, mais arrêtez, arrêtez donc ! Je ne veux pas qu'on me fasse mal. Reculez-vous. » — « Lâchez-moi, lâchez-moi donc ! Comment voulez-vous que je travaille quand vous me tenez les deux mains ? » — « Alors, vous vous arrêterez quand je crierai ? » — « C'est bon, maintenant J'ai encore six victimes qui attendent. Voulez-vous, oui ou non ? » — « Enfin, puisqu'il le faut. Seulement ne me faites pas mal. Oh, aïe, arrêt.... aïe oh, vous me.... ! » — « Han ! tenez, la voilà votre dent, dans cette cuvette. C'était le moment de l'ôter. Quoi ? » — « C'est tout ? » — « Non, maintenant je vais plomber l'autre. » — Et l'homme de l'art relève le marchepied du fauteuil pour que je ne puisse bouger, m'enfonce un tas de choses en caoutchouc dans la bouche et s'apprête à me bâillonner. Moi, j'arrache tout ! — « Non ! je veux descendre de là. Je ne veux pas me laisser bâillonner, je ne veux pas qu'on m'attache ! Comment voulez-vous que je me défende dans ces conditions ? » — « Mais c'est justement pour que vous ne vous défendiez pas » — « Et moi je veux me défendre, na ! » — « Alors nous ne pouvons pas nous entendre. » — « Mais oui, vous n'avez qu'à faire comme je vous dis, voilà ! » — « Mais non, c'est vous.... »

Cependant, nous avons fini par nous entendre : la dent, objet du litige, a été aurifiée et j'ai gardé les autres.

ELÉONORE BICHELER.

Le coinceoirès à Dordon.

Sti an, l'est l'abbahy dài coinceoirès, àobin, se vo z'amà mi, l'est l'an io cilião vermenès dè bîtes saillont dè terra po prevolà su lè noyi, lè pérâs, lè pomai, enfin su ti ciliâo bio z'abro dè noutrès verdzi ; on ein vai pertot, pè lè tsamps, lè prâ, lè courtis que dévouront et dépliñont tot, asse rai qu'on protiure que tint on pourro diablio pè sè pattès.

S'on poai on iadzo arrevâ à esterminâ totès cilião vaunêzès dè bîtes, du la premira tant qu'à la derraira, cein sarâi 'na ruda boun'afére, mà, n'ia pas mèche ! Kâ l'est tot coumeint lè motsès et lè tavans, cein grâne tant qu'on derâi que ti lè z'ans y'ein a mé et jamé dè la via on ne vâo poai ein férè façon, à mein que lo bon Dieu ne no baillâi on coup dè man, on dzo que sarâ dè bouna et que l'einvouyai con-

tre cilião bourtia dè bîtes, onna peste, on déludzo, lo choléra mortibusse que dourâi on part dè senannès et que lè fassè crêvâ à tsavon et lè voires assebin.

Mâ, po lo momeint, faut se conteintâ d'ein esterminâ no-mimo lo mé qu'on pâo et l'est por cein que ti lè z'ans que cilião tsances dè cancoires sè mettant à prevolâ, faut allâ sâcâorâ lè z'abro la né, àobin dè bon matin adon que le sont aliettafes pè dezo lè folhies, ein reimpliâ dâi sa et lè portâ dein la tsaudaire dè la coumouna po lè z'escoffiyi.

Et, coumeint vo sédés, tsacon est d'obedzi d'in veni portâ on tant dè quartéron, suivant diéro l'a dè poussè dè terrain.

Dein 'na coumouna proutso dè Montbliesson, l'aviont décida, po cilião cancoirès, dè menâ lè tsaudairens ein défrou dâo veladzo, io on fasai lo fu dein lo temps quand on batiorâvès lo tsenévo, paceque y'ein a que desiont que cilião couétés dè cancoirnes fasiot cheintre mau po lo velâdo ; l'ont amenâ on demimoulo dè sapin po férè couaire l'édhie et quat'râ-cinq sa dè tsau po mécliâ per dedein, que cein dévessâi férè crêvâ cilia vermena sein trêve ni remission. Et coumeint failla bin dou gaillâ po férè tot cè commerce l'ont nommâ lo sergent et lo taipi « préposés à coincoires » à trai francs per dzo.

Po que cilião bîtes, on iadzo crêvâties, n'empouzénai pas et que sêyant reduites bin adrai, l'aviont fê, découlé lè tsaudairens on pêcheint crâo et à mésoura que l'eint aviont fê 'na couéta, lè poaisivant avoué on goumo et lè tsampâvant la crâo, pu l'ai fottiont on part dè palâ dè tsau pè dessus et vouaqué fê, passâvont adon à on autre couéta.

On dzo que lo vôlet à Dordon, arrevâ avoué dou sa dè coincoirnes su 'na bérrossa, lo sergent et lo taipi étiont via, l'aviont etâ baire on demi-litre à la pinta, kâ paref que cé meti baillé onco prâo la sai ; adon noutron vôlet, quand vai que y'avâi nion perquie, s'est de : « Ne vu pas dzoure on châora ice et pis que sont via, vè férè mémimo. »

Ne fâ don ni ion ni dou, déliettâ sè sa et lè voudhiéna pas dein la tsaudaira, mà dein lo crâo et quand l'eut fê, l'empougné 'na pâa qu'êtai perquie et se met à combiliâ lo crâo avoué la terra qu'on l'ai avâi tré, pu l'ot lo camp avoué sa bérrossa et sè sa ein sè deseint : « Cilião coo ont onco dâo bon temips, sont bin payi et no faut férè lio z'ovradzo ! »

Quand lo taipi et lo sergent sè sont ramenâ dè la pinta, l'ont rattisa lo fu qu'allâvè sè détieindrâ, mà n'ont papi z'a couson d'avezâ lo crâo et, coumeint n'aviont perein dè coincoirnes à couaire, sè sont chêta découlé lè tsaudaires et sè sont met à tourdzî ein atteindeint que cauquon arrevâ avoué dâo butin.

Mâ tandi que tourdzivè, vouaqué qu'on oût 'na brechon dâo diabillo pè vai lo crâo ; on n'ouïessai què bz... bz... bz... bz... qu'on arâi djurâ que totès lè cancoirnès dâo canton dansivant déveron tant cein fasai dè boucan. Ma failâi dou gaillâ vont vaire et quand vayont totès cilião bîtes que ressaillivant dè terra, l'empougnont dâi châtons et râo ! râo ! lè z'êtertessant tant que pooivant, mà totès lè menutes, l'ein ressaillivant dâi z'autre que sè mettient à prevolâ et faillai restâ quie po lè z'accliopâ. L'ein ont zu po 'na bouna vouarba, allâ pi !

— Tot paraï, desai lo taipi, quand lè z'uront tré totès escofiy, faut que cilião bîtes sêyant durès à crêvâ, kâ portant l'ont barbottâ doutrai iadzo dein la tsaudaire et te vai, le sont onco ein via !

— Cein m'êbahiè assebin, fâ adon lo taipi, mà que vâo-tou ? l'est petêtrè assebin la tsau que n'ein met dedein que ne vaillai rein, ora on fâ dè la tant crouïa marchandi !... *